
La Société Helvétique de St-Maurice.

C'est un des souvenirs les plus précis et les plus agréables de mes premières années de collège que m'ont laissé les séances de l'« Académie » de St-Maurice. Un jeudi matin de fin septembre ou de commencement d'octobre, nos inspecteurs nous conduisaient au théâtre de la ville. Nous nous dispersions à notre aise sur la galerie dont aux jours de représentations un tiers seulement nous était réservé. De là nous contemplions, au parterre, le paternel Mgr Paccolat, et une quarantaine de chanoines, d'abbés et d'avocats-magistrats. Quelques sœurs de l'orphelinat, quelques dames et demoiselles de la ville, d'âge très canonique, (les jeunes étaient aux vendanges) complétaient l'auditoire.

Sur la scène, au-dessous d'un cartouche où des angelots joufflus déroulaient la devise : *Artibus promovendis*, et entre deux colonnes doriques qui ne supportaient rien du tout, trônaient les membres du bureau et les ora-

teurs de la journée. Je revois encore au fauteuil présidentiel, un accessoire de théâtre utilisé tour à tour par Jacob, Charlemagne, Saint-Louis ou l'avocat Patelin, le chanoine Bourban, dont la parfaite distinction et la vaste culture ne laissaient deviner ni l'origine montagnarde ni les études tardives et accélérées, tout épanoui dans sa maigreur d'ascète : c'était grand jour de fête pour lui. L'ingénieur Jules Michel, en qui battait le cœur d'un apôtre, le père Berthier très décoratif dans son habit dominicain, Georges Stockalper à la fine silhouette, l'entouraient.

A 9 heures, il ouvrait la séance : en un langage fleuri et de sa voix chantante, il dispensait à tous et à chacun souhaits et compliments, insistait sur les titres et mérites, prodiguait les qualificatifs *savant, illustre, éminent* ; parfois le dosage excessif d'encens provoquait sur quelques lèvres un petit sourire ironique, mais M. Bourban était certainement sincère et éprouvait plus de joie à distribuer les palmes que ses collègues à les recevoir. Et puis, après tout, cet inoffensif mode d'encouragement en valait-il peut-être un autre, les encensés devant s'appliquer à justifier la haute opinion que l'on avait d'eux. Les dissertations, toujours très littéraires et présentées avec beaucoup de sérieux et de dignité, se suivaient pendant trois heures d'horloge.

Malgré tout, ces séances nous impressionnaient par la personnalité des conférenciers, par leur enthousiasme, et par la courtoisie et l'élégance de ton qui les caractérisaient. Quand l'angelus de Midi avait sonné au clocher de l'église paroissiale voisine, ces messieurs gagnaient par groupes, l'hôtel Grisogono dont le menu était entrecoupé par les toasts à l'Eglise, à la patrie, aux gouvernements valaisan et fribourgeois, aux divers diocèses représentés, tandis que nous rentrions à l'abbaye, fiers de la concurrence que faisait à Paris notre bonne petite ville de St-Maurice...

Tout cela est passé. Ils ne sont plus, la plupart des acteurs et des participants de ces joutes pacifiques à la fois pieuses et intellectuelles. Et la Société helvétique de St-Maurice elle-même s'est éteinte doucement, silencieusement avec celui qui en était l'âme.

Ceux qui les ont connus, et les connaître c'était les estimer, leur doivent un hommage.

Pas n'est besoin d'être grand clerc pour voir dans la fondation de la Société helvétique une corrélation avec les événements religieux et politiques des années 1870 et suivantes. La promulgation du *Syllabus* condamnant le libéralisme et du dogme de l'infaillibilité du pape fut considérée par les gouvernements protestants et radicaux comme une provocation, une déclaration de guerre, et déclancha le mouvement désigné sous le nom de *Kultur-Kampf*, prélude du mouvement postérieur plus justement dénommé *los von Rom*. La situation se compliquait encore par la révision imminente de la Constitution fédérale dans un sens par trop centralisateur et qui présentait un danger pour les minorités. Aussi les passions étaient-elles déchaînées comme à la veille du Sonderbund. Les catholiques même étaient divisés. Dans plu-

sieurs cantons, l'agitation se traduisit par de déplorables actes de violence : destitution de Mgr Lachat, évêque de Bâle, suppression du Chapitre de Soleure et du couvent de Mariastein, exil de Mgr Mermillod et des prêtres jurassiens, spoliation d'églises au profit de la secte vieille-catholique, etc. Les catholiques durent s'organiser pour la défense de leurs droits et de leurs intérêts. De là datent la création du *Pius-Verein* et la diffusion de la presse catholique par la fondation de la *Liberté* et de l'*Ami du Peuple* de Fribourg, du *Volksblatt* de St-Gall, du *Vaterland* de Lucerne, etc. Le Valais, où la crise financière suffisait à exciter les esprits, demeura heureusement à l'écart de ces troubles.

Pour galvaniser son attachement à l'Eglise, des sections de Pius-Verein furent établies dans les chefs-lieux de la plaine, et d'importants pèlerinages organisés au lieu du martyr des Thébéens, « défenseurs de la foi », deux années de suite, les 22 septembre 1872 et 1873 ; ce dernier avait attiré 20.000 Suisses romands. L'épiscopat suisse figurait à l'un et à l'autre. C'est très probablement aux cours de ces entrevues des évêques Mermillod, Lachat, Marilley, Greith, de Preux, et des militants abbés Blanc, Broquet, Schorderet et laïques Gendre, Esseiva, Philippona, H. Bioley, que furent jetées les bases de la Société helvétique de St-Maurice. D'après ses statuts et le discours-programme de son président et fondateur, le chanoine Eugène Gard, son but était « de rallier autour de Saint-Maurice les forces intellectuelles et morales de notre pays, les réunir en faisceaux, les mettre en ligne de bataille pour protéger la civilisation chrétienne contre les assauts de la libre-pensée et du socialisme. » Pour faire partie de la société, il était de toute nécessité d'être *suisse catholique romain*. Les premiers statuts, imprimés à Fribourg en 1875, ne sont signés que des deux secrétaires, élèves du collège de St-Maurice, Léon Pellissier et Albert Mengis ; ils ne font pas mention de l'assemblée où ils furent adoptés.

L'association comptait trois degrés :

1. simples *sociétaires*, constituant l'assemblée primaire ;
2. *chevaliers*, au nombre de 100, nommés par les sociétaires ;
3. *académiciens*, au nombre de 30, choisis parmi les chevaliers et répartis en trois sections : lettres, arts, sciences.

Elle avait un président permanent, désigné sous le nom de *primicier*, tandis que le président de l'académie était soumis chaque année à réélection. La société se maintint à un effectif moyen de 120 membres ; elle ralliait l'élite catholique du Valais, de Fribourg, de Genève et du Jura-Bernois.

Le premier comité fut composé du chanoine Gard, président, de Jules Stockalper, vice-président, de Charles de Werra, de l'abbé Broquet de Genève, et de Georges Stockalper, secrétaire. Mgr Bagnoud, président du comité d'honneur, fut remplacé à son décès par le futur cardinal Mermillod.

La société tarda cependant à s'organiser et ce n'est que le 23 septembre 1879 qu'elle tint son assemblée d'inauguration. L'avocat Achille Chappaz y parla de la science, le chanoine G. de Courten de l'art, et le conseiller

d'Etat fribourgeois Thorin, de la Gruyère. Les quinze premiers académiciens furent choisis comme suit :

Pour les lettres : Mgr Mermillod, Léon Roten et Henri Bioley, conseillers d'Etat, H. Thorin, Ferdinand de Montheys.

Pour les sciences : de Weck-Reynold, les abbés Gremaud, Fleury et Cosandey, l'avocat Clausen.

Pour les arts : les peintres R. Ritz et Deschwanden, l'architecte Vuilloud, Etter, professeur de musique, abbé Henzen, préfet des études.

D'après les statuts, le récipiendaire avait à prononcer le panégyrique de son prédécesseur et lui-même entendait ensuite proclamer ses mérites à occuper le siège vacant. Comme spécimens de ces éloges, je signalerai ceux de Ch.-L. de Bons par Léon Roten, de Deschwanden par le chanoine G. de Courten, de Roger de Bons par Adrien de Quartéry.

Les travaux étaient, dans la règle, publiés dans la « Revue de la Suisse catholique », organe de la société. Celle-ci fut durement éprouvée en 1890 par la mort de son président, le chanoine Gard. Ses destinées passèrent alors dans les mains du chanoine Bourban, qui semblait avoir hérité, en les accentuant encore, des qualités d'esprit et de cœur de son prédécesseur. Son goût pour les sciences archéologiques et théologiques se doublait d'un saint zèle pour les œuvres sociales et philanthropiques.

La fondation de l'Université de Fribourg et l'appui de ses professeurs contribuèrent à donner à « l'Helvétique » reconstituée une impulsion et une vigueur nouvelles. Dans sa réunion du 22 septembre 1891, elle révisa ses statuts, supprima les distinctions tant soit peu pompeuses et subtiles d'académiciens, de chevaliers, de sociétaires, et élargit son rayon d'enrôlement et d'action. Le lendemain, M. Python, conseiller d'Etat de Fribourg, présida la séance académique où furent produites des études du P. Berthier sur les Portes de l'église romaine de Sainte Sabine, de H. Bioley sur les poètes valaisans, du chanoine Bourban sur un Ambon du VI^e siècle, et du chanoine G. de Courten sur l'église de St-Pierre de Clages.

Dès lors, nous voyons la présidence de l'académie dévolue successivement au P. Berthier, recteur de l'Université de Fribourg, à Jules Michel, ingénieur en chef du P.-L.-M. : à l'avocat C. Folletête de Porrentruy, à l'archiprêtre Taponier de Carouge, au conseiller d'Etat fribourgeois Henri de Schaller, etc.

Parmi les principaux travaux de cette période, mentionnons : les *Trappistes en Valais*, par l'avocat A. Chappaz ; *Voltaire et Frédéric-le-Grand*, *Windhorst*, par l'abbé Taponier ; *biographie de l'abbé Henzen*, par H. Bioley ; *Indigénat des Celtes dans le Bas-Valais*, par L. Franc ; *le Traité de 1365 pour la réparation de l'église de l'Abbaye*, et *la Question sociale*, par J. Michel ; *le Régiment des princes-évêques de Bâle au service étranger*, par C. Folletête, *la coupe de Charlemagne au trésor de Saint-Maurice*, par P. Berthier. *Saint Maurice* et *Saint Bernard*, deux drames en vers, par le chanoine J. Gross. La plupart de ces études furent réunies en volume sous

le titre : *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie*, lequel obtint à l'exposition nationale de Genève en 1896 un diplôme avec médaille d'argent.

Un second recueil comprenant entr'autres l'*Histoire de la Garde suisse pontificale* par H. de Schaller, la *biographie de Fr.-J. Veguer*, et diverses communications sur les fouilles de St-Maurice, par le chanoine Bourban, les *Pierres de taille employées à St-Maurice*, par l'ingénieur J. Michel, parut en 1901. M. Bourban préparait un troisième volume en vue de l'Exposition nationale de Berne en 1914.

Cependant, les séances académiques s'espaçaient de plus en plus. C'est aux multiples occupations de son président, à une organisation financière et administrative insuffisante, à la dispersion des sociétaires et à l'indifférence du grand nombre (cette lèpre de nos sociétés valaisannes dites savantes), à la disparition de la « Revue de la Suisse catholique » et de membres très influents, tels MM. de Schaller et Michel, à la guerre européenne enfin qui fit tant d'autres victimes, qu'il faut attribuer les causes de cette vitalité intermittente, de ces alternatives de léthargie et de réveil. Les séances de 1910 et de 1916 furent les dernières flammes, les suprêmes étincelles projetées par le foyer de science et de foi que s'efforçait d'être la Société helvétique de Saint-Maurice.

Pour nous, membres de la Société d'Histoire du Valais romand, nous ne pouvons oublier que c'est sous ses auspices qu'ont été entreprises les fouilles sur l'emplacement des anciennes basiliques de St-Maurice ; nous ne pouvons surtout oublier qu'elle a suscité et développé dans le Bas-Valais le goût des recherches historiques. A l'inverse de la *Murithienne*, qui au cours de sa carrière a étendu son champ d'action et de société de *botanique* est devenue société de *sciences naturelles*, la Société helvétique, qui avait peut-être trop embrassé en se proposant de cultiver simultanément les lettres, les arts et les sciences, spécialisa de plus en plus son activité et la concentra finalement sur l'histoire et l'archéologie. Preuve en est le programme de sa dernière séance du 25 mai 1916 :

1. Histoire de la persécution religieuse dans le Jura-Bernois, par l'avocat Daucourt.
2. Histoire du catéchisme en Valais, par le doyen Delaloye.
3. L'Indépendance du Bas-Valais, par l'avocat Laurent Rey.
4. Le testament de l'évêque Guillaume VI de Rarogne, en 1450, par l'avocat Dr Léon de Riedmatten.
5. Souvenirs artistiques de l'évêque Guillaume VI de Rarogne, par J. Morand, archéologue cantonal.
6. Le Tombeau de St-Maurice, par le chanoine Bourban.

Ainsi avec un programme et des membres communs, avec surtout un égal amour du pays valaisan, les deux sociétés ne devaient-elles être ni des rivales, ni des ennemies, mais tout au plus des émules. Le destin a voulu

que l'une déclinât à la naissance de l'autre ; peu à peu la quasi unanimité des membres valaisans survivants de l'ancienne ont fait confiance à la jeune.

Aujourd'hui, la fusion, ou l'absorption, adoptée de part et d'autre, est parachevée.

Consciente des services rendus à la cause de l'histoire nationale par la Société helvétique de Saint-Maurice, la Société d'histoire du Valais romand considère comme un honneur de l'accueillir dans son sein.

J.-B. Bertrand.
